

P PREMIÈRE CONVENTION EUROPÉENNE DE L'ÉCOLE DE PSYCHANALYSE DE L'INTERNATIONALE DES FORUMS DU CHAMP LACANIEN

LE DIRE DES EXILS



■ **Journées de l'IF**
12 / 13 juillet

■ **École des cartels** Journée d'École
14 juillet

LES DITS DE LA CONVENTION I

De quelle patrie sommes-nous exilés ?

Le dire des exils est un dire qui peut passer par certains dits et que l'on écoute, un dire qui se dit et se lit, et aussi un dire qui est montré et ressenti, qui marque. Puisque tels dits sont particuliers, le terme "les exils", au pluriel, le certifie. Il y aura pour qui, "l'expulsion" de sa patrie constituera le noyau traumatique – peut-être plus que le noyau, une enveloppe symptomatique, en partie réelle, en partie symbolique et en partie imaginaire – de son identité / identification, et peut-être que son exil le définit, comme les Rohingyas expulsés de Birmanie. Pour quelqu'un d'autre, son émigration volontaire mais forcée – n'est-elle pas une forme d'exil ? – à la recherche d'un Eldorado, représentera la rencontre avec une nouvelle patrie (comme c'est le cas de toutes les patries américaines) – bien que pour cela parfois, plus d'une génération soit nécessaire. Nous pouvons proposer de définir la patrie comme le cadre dans lequel les liens du sujet sont nés et se sont développés avec l'Autre, et ici le territoire n'indique que l'espace nécessaire pour ce cadre, car, comme le disent certains poètes et écrivains, la langue est la patrie. Et c'est dans le même champ de la langue, champ dans lequel se joue et a été jouée la constitution du sujet et du *parlêtre* à différents niveaux – où l'on retrouve les traces de certains premiers exils : de *lalangue* à la langue maternelle, et de la langue maternelle à celle réglée par l'Autre social (en particulier pour l'apprentissage de l'écriture et de la grammaire). Peut-être que d'autres langues viendront plus tard à la place de celle-ci.

Alors, tous exilés. Cependant, le fait de l'exil, de l'expérience d'être arraché du champ dans lequel on est comme les autres – dans lequel on est inclus dans un "nous" –, et d'être réduit à

un trait par lequel il faut être exclus de ce "nous" pour faire partie de "ceux qui est autre", situe ce Un à la place de l'objet de déchet, de *kakon*.

Le trait peut être n'importe quoi, une couleur, une foi, une "orientation sexuelle"... Ensuite, ce trait est entouré de tout ce qui perturbe la constitution d'un Un social compact et ce trait catalyse sur soi toutes les causes du mal qu'il faut extraire pour donner de la compacité à cet Un. Il s'agit d'une extraction "nécessaire" pour fermer un ensemble.

Cette opération ne s'arrête pas... et la preuve c'est que ce sont souvent ceux qui ont été des immigrés et qui réalisent une certaine insertion sociale dans une nouvelle patrie, qui luttent avec acharnement contre les nouvelles demandes d'entrée. Dans chacun, non seulement l'exilé, mais aussi celui qui exile, *exiliador*. Au niveau politique et social, il n'est pas nécessaire d'aller jusqu'au mur que Trump veut ériger pour empêcher l'entrée d'un plus grand nombre d'émigrants, l'Europe se "protège" aussi, se ferme et fait de la *Mare Nostrum* une *Mare Mortum*. Et chacun cherche ses raisons pour rejeter un autre non subjectivé, identifié au trait qui est signe de ce qui peut nous détruire.

Revenons à l'exilé : son dire peut voiler ou dévoiler le sens pathétique des exils de structure, et le choix de l'une ou l'autre de ces possibilités va moduler une analyse, le cas échéant.

Pour finir, le poète a déclaré : "Qui perd les origines, perd l'identité"¹. Peut-être que l'origine n'est pas ce qui a été perdu mais la perte. Si tel est le cas, le lieu-trou qui crée cette perte peut éventuellement accueillir la rencontre et ainsi obtenir une autre identité.

Ramon Miralpeix, le 28 janvier 2019

Traduction: Olga Medina, Camilo Gomez

¹ "Qui perd les orígens per la identitat", de la canción/poema de Raimon "Jo vinc d'un silenci".